

# NOTE DU RÉALISATEUR

Je voulais faire un film du point de vue d'enfants. Je ne l'avais encore jamais fait et cela cadrerait bien avec une envie de légèreté et de spontanéité que j'avais alors. En plus, j'avais le sentiment qu'en entrant dans l'histoire de différents gamins, cela me permettrait d'éviter d'être trop ancré dans la situation dramatique du pays.

La tranche d'âge 11-12 ans m'intéressait tout particulièrement. Car, à ce stade d'avant l'adolescence, on a déjà une conscience aiguë de tout ce qui se trame autour de nous sans en avoir encore la responsabilité. Parce qu'on nous la refuse et qu'on ne fait pas encore vraiment « partie du jeu ». Cette situation particulière d'entre-deux m'intéressait au sens où elle donne envie d'agir, viscéralement, et souvent avec une certaine maladresse...

En ce qui concerne le lieu de départ du film, très vite, j'ai pensé à un orphelinat. Peut-être parce qu'il y est question de racines brisées, de liens d'amitié en guise de famille, de mixité... et que tous ces éléments me parlent, renvoient notamment à l'histoire de mon père et ses frères et sœurs qui ont tous grandi dans des orphelinats/maisons ou famille d'accueil après avoir quitté le Rwanda.

C'est à partir de ces éléments que j'ai écrit le synopsis de « Twa timoun » avant de partir en Haïti : une histoire d'amitié entre trois gamins qui ont soif de liberté et n'ont aucune

attache les empêchant d'y goûter. L'élément déclencheur sera le tremblement de terre qui immobilise le pays et donc forcément l'orphelinat. Ils en profitent pour partir dans les rues et tenter de vivre à leur guise comme des adultes...

Le tremblement de terre devenait ainsi une sorte de libération, un prétexte qui ouvre les possibles. En ce sens, les gamins le prennent quelque part comme une bonne chose. Ce contre-pied m'intéressait. Ils sont dans leur monde. Ils se rendent compte de ce qui s'est passé, mais ce n'est pas leur problème. Ils n'avaient pas plus de point de repère avant. L'histoire est d'abord une histoire d'amitié, celle de trois garçons de 12 ans qui se cherchent, qui n'ont pas froid aux yeux, et qui, doucement, vont réaliser que leur avenir dépend d'abord de leurs choix même si la route est tortueuse.

Ce que j'ai voulu raconter, ce n'est pas le séisme vécu par des enfants, mais plutôt une histoire d'amitié, celle de trois gamins qui n'ont aucun appui familial et qui doivent essayer de se créer un avenir dans un pays où la majorité de la population vit avec trois fois rien et forcément une vision de la vie au jour le jour.

Je crois qu'un individu est une combinaison de sa personnalité et du contexte dans lequel il vit. La part de l'un et de l'autre varie, ce n'est évidemment pas mathématique. Mais je n'aurais probablement pas fait de films si j'étais né en Haïti. Pourtant les gamins de là-bas ont soif de découvertes, souvent bien plus que ceux de chez nous pour qui rien ne semble inaccessible. J'ai essayé de montrer cette soif de sens, cette recherche de repère, cet absurde de leurs désirs cantonnés à ce qu'ils connaissent, parfois uniquement à travers leur accès limité au petit écran ou par ce que d'autres leur ont dit. Comment se construire une identité lorsqu'on a aucun point de comparaison (pas de famille), nulle possibilité de voyager et des perspectives d'avenir réduites à peu de chagrin ? C'est cette question que j'ai voulu poser à travers le point de vue de trois gamins pas encore adolescents et déjà confrontés à des choix de vie essentiels.

# JONAS D'ADESKY

Jonas d'Adesky est né en 1983 à Bruxelles. Enfant, il voyage un an et demi en Afrique, au Mali, avec ses parents. A 18 ans, il réalise son premier court-métrage, « Hors Monde » présenté au 21<sup>e</sup> Festival « Caméras aux Jeunes ». Il entame ensuite des études de Sociologie qu'il combine avec une formation en écriture et analyse cinématographique (Elicit) à l'Université Libre de Bruxelles tout en tournant un nouveau court-métrage. Enfin, il rentre à l'IAD (Institut des Arts de Diffusion) en réalisation. Amoureux des voyages, il réalise aussi des films documentaires, notamment à travers l'Europe et en Chine.

Diplômé de l'IAD en 2010, Jonas d'Adesky voit son film de fin d'études «Nuit blanche», sélectionné dans plusieurs festivals. En septembre 2010, Jonas part comme volontaire à Port-au-Prince, en Haïti, pour y réaliser un documentaire dans un centre d'accueil pour enfants des rues. C'est là qu'il rencontre les enfants qui deviendront les comédiens de « Twa timoun », son premier long-métrage de fiction. En 2011, à son retour d'Haïti, Jonas est lauréat de la Fondation Belge de la Vocation pour sa vocation de cinéaste. Et en septembre 2012, «Twa Timoun» est présenté en avant-première mondiale au prestigieux festival de Toronto.

Actuellement, il prépare le tournage d'un documentaire. Il écrit également deux projets de long-métrage de fiction.

*Jonas d'Adesky was born in December 1983 in Brussels. As a kid, he travelled 1 ½ year in Mali with his parents. At the age of 18, he directed his first short film "Hors Monde," presented at the 21st Festival "Caméras aux Jeunes" in Brussels. In 2002, he started studies of Sociology at the Brussels University (ULB), combined with an education in cinematographic writing and analysis (Elicit). At the same time, he was also making different short films. After his successful studies of Sociology, he started in 2006 studies of film director at Institut des Arts et Diffusion (IAD) at the University of Louvain-La-Neuve. Great traveler, he also made documentary films in (Eastern) Europe and China.*

*Getting his university degree of film director in 2010, Jonas's movie graduation "Nuit blanche" is selected for many festivals. In September 2010, Jonas is travelling to Port-au-Prince (Haiti) as volunteer to realize a documentary film for a NGO welcoming street children. He has there the opportunity to meet the children who will be the actors of "Twa Timoun," his first feature length film. In 2011, Jonas had the great honor to be laureate of the Fondation Belge de la Vocation as film maker. And in september 2012, «Twa Timoun» has its world premiere at Toronto International Film Festival.*

*Today, he is busy on the shooting of a documentary film and is writing 2 long film scenarios.*



**REALISATEUR  
DIRECTOR**

Schweppes

# ENTRETIEN AVEC LE REALISATEUR



**Vos trois derniers projets traitaient de personnages à des âges très différents de la vie : de jeunes adultes (« Résonances »), un vieil homme (« Nuit blanche ») et maintenant des enfants (« Twa timoun »)... Quel lien peut-on établir entre ces différents projets ?**

Tirillé entre l'intérêt pour l'intime, cette bulle qui nous caractérise et nous différencie, et la volonté de toucher tout le monde, j'ai souvent essayé dans mes films de gommer toute référence à un contexte précis pour décrire des sentiments universels. Ainsi, mes deux derniers courts-métrages gommaient presque toute référence à un contexte précis pour privilégier le point de vue, forcément « étrange » puisque subjectif, des personnages : « Résonances » à travers le lien entre l'avortement et les séquelles liées à l'abandon d'un enfant, « Nuit blanche » en évoquant la perte de mémoire et l'impossibilité du deuil.

Avec « Twa timoun », j'ai suivi la logique inverse : partir d'un contexte précis (Haïti et le tremblement de terre) pour revenir à des sentiments universels : l'amitié entre trois garçons et leur positionnement par rapport à l'avenir. L'étrangeté étant présente aussi à la fois grâce à la naïveté liée à l'âge des enfants et à un certain mysticisme quant aux objets, caractéristique du Vaudou qui est très ancré en Haïti.

**Depuis longtemps, vous vivez et vous aimez le voyage. Est-ce que décrire l'ailleurs fait partie de vos désirs de cinéaste ?**

Oui. C'est sans doute lié au fait que je suis moi-même métissé. Depuis mon enfance, on me pose la question de l'ailleurs. Je suis né en Belgique d'une maman blonde et d'un papa métis. Mais personne ne peut croire que je suis un « vrai » belge. Cette question fait partie de ma vie et donc, forcément, j'ai toujours eu conscience de l'ailleurs, du fait que, si on est né quelque part, c'est d'abord un hasard. Mon envie de faire du cinéma provient d'abord de l'envie de décrire des sentiments humains, mais force est de constater que le contexte dans lequel on vit influence ces sentiments, tout comme les traditions culturelles. Sociologue, je suis très ouvert à la question et je veux continuer à voyager, avec ou sans ma caméra. Avec, tout de même, la conviction que pour toucher à l'universel, il faut savoir passer les frontières quand c'est nécessaire. Ce qui ne veut pas dire que je ne ferai plus de films tournés uniquement en Belgique.

**En tant que cinéaste, quelles sont vos influences, qu'est-ce qui vous a donné envie de faire des films ?**

Depuis tout petit, j'aime raconter des histoires. Je l'ai d'abord fait en jouant, puis en passant par l'écriture et enfin à travers des films. Sans doute parce que j'y ai trouvé la possibilité de mêler ma vision des choses et les visions du monde que je croisais sur ma route. Un point de vue personnel et quelque chose de très concret : de l'image et du son, comme dans la vie.

J'ai toujours été fasciné par les histoires tristes (« Le ballon rouge » et « Crin blanc » d'Albert Lamorisse (1956), « Le secret de Moby Dick » (1984) de Jannik Hastrup, ...), les héros défaits (Vercingétorix, Geronimo, Che Gevara, ...). Je voulais que ces héros, même seuls contre tous, puissent faire quelque chose, que ces histoires finissent moins tristement. D'où peut-être mon attirance pour une forme de fantastique, d'étrange dans ce que j'aime raconter : pour que le réel ne soit pas si implacable, pour que la volonté de chacun puisse avoir une force propre, renverser les montagnes.

Cet élément fantastique, j'ai tendance à le traduire à travers des points de vue forts. Lorsque j'écris, je vais vers la subjectivité des personnages. J'essaie de visualiser ce qu'ils imaginent en leur for intérieur. Je trouve cela très riche car, chacun étant différent, cela donne une infinité de possibilité d'histoires. Pour « Twa timoun », j'ai utilisé deux moyens différents : d'une part les cauchemars de Vitaleme qui est hanté par son passé d'enfant en domesticité et d'autre part l'assistante sociale qui, à travers ses questions nous fait

entrer dans l'univers de Mickenson et Pierre qui, à leur manière, nous « re-racontent » l'histoire.

Cette démarche est vraiment prédominante pour moi. Au départ de l'écriture, je me pose la question du point de vue : dans la peau de quel personnage vais-je entrer, lequel ou lesquels me semblent les plus intéressants ? Sans cet élément, je trouve qu'un film manque de quelque chose, mais c'est très personnel. Actuellement, j'aime beaucoup des cinéastes comme Jaco Van Dormael ou David Lynch qui parviennent à surprendre en jouant sur différents niveaux de récit et sur différents points de vue. Même si le risque est de devenir parfois un peu hermétique. Ce qui ne m'empêche pas d'être très bon public pour d'autres types de films. Je n'aime pas uniquement ce que j'ai envie de faire, et heureusement !

**« Twa timoun » est un exemple extrême de « low budget » réalisé dans des conditions très difficile, comment avez-vous fait pour mobiliser et organiser tout ça ?**

A vrai dire, le film est un petit miracle. Au départ, j'ai écrit le synopsis à Bruxelles comme si j'étais un réalisateur qui arriverait en Haïti pour faire le film qu'il voulait. Mais je le voyais comme une utopie. Ou alors peut-être quelque chose que je réaliserais sur place avec les gosses de Timkatec et ma petite caméra, en amateur. Avant de partir, j'en ai tout de même touché un mot à mon ami Benjamin Morel qui avait fait l'image à l'IAD dans la même promotion que moi. Il m'avait dit que ça l'intéressait et autour d'une bière on s'était donnés rendez-vous en Haïti.

Une fois sur place, l'internat et les enfants étaient là pour me convaincre que le point de départ de mon scénario était tournable. Mes deux pre-

miers mois en Haïti m'avaient aussi convaincu que, contrairement à ce qu'inspiraient les règles de sécurité imposées aux expats par les ONG, il était aussi possible de tourner dans la rue.

Ensuite, Benjamin m'a recontacté par mail en me disant qu'il était prêt à venir en Haïti pour tourner le film à condition que je lui envoie un scénario et que ce soit sûr qu'on tourne à son arrivée. J'avais peur de l'impliquer dans un projet impossible. Je lui ai dit que je pouvais lui donner la garantie qu'on tournerait à son arrivée, mais pas qu'il y aurait un film à la clé. J'ai écrit le scénario en 4 semaines sur base du synopsis, ça a été assez vite, la situation locale et les gamins donnant forcément envie de témoigner.

Ensuite, il y a eu la confrontation au créole, que je ne parlais pas assez bien pour pouvoir réaliser le film sans aide extérieur. J'ai alors repensé à Steve Jean, un ancien de la Timkatec venu demander s'il n'y avait pas du travail au sein du centre d'accueil. Je l'ai rencontré et je lui expliqué le projet en lui disant que malheureusement, je n'avais pas de budget pour mener à bien mon projet. Je proposais donc de le défrayer en lui payant trajets et nourriture s'il venait m'aider à traduire mon scénario en créole. Lorsque je lui ai tendu mon ordinateur en lui disant de traduire systématiquement les paragraphes, il m'a répondu qu'il n'avait jamais utilisé un ordinateur de sa vie et qu'écrire sur un clavier lui prendrait un temps fou : il valait donc mieux qu'il me dicte les phrases et que j'écrive moi-même... J'ai donc écrit 90 pages de créole et à l'arrivée je pouvais à peu près le parler.

En parallèle, c'est aussi avec Steve Jean qu'on a fait le casting des trois gamins parmi les jeunes internes de

la Timkatec. Il fallait qu'ils soient internes sans quoi il nous aurait été impossible de savoir où ils étaient en début et en fin de journée. Sans gsm, sans attaches, il nous fallait un point de repère. Tous les internes ont voulu faire le casting. On a tout de même sélectionné dans la tranche d'âge que je cherchais. Il fallait aussi que ce soient des enfants qui sachent lire le créole pour pouvoir répéter les scènes du scénario. Du coup, le casting a été très simple : j'ai pris les trois amis parmi les 4 enfants qui savaient à la fois lire le créole et jouer une petite scène sans être envahi de tics ou de fou rire ou encore de timidité. C'est là aussi que l'on se rend compte que ce sont des enfants des rues qui n'ont pas l'habitude qu'on leur prête attention et qui donc gèrent en général assez mal l'image qu'ils projettent aux autres.

Enfin, même en configuration minimale, il fallait un preneur de son. J'ai d'abord essayé via l'école de cinéma d'Haïti, à Jacmel, mais l'étudiant qui m'avait d'abord dit « oui », a laissé tomber dix jours avant le début du tournage. Par des amis d'amis, je suis alors tombé sur Scorp, qui travaillait dans un studio de prise de son. Après négociation, il a accepté de faire partie de l'aventure. Scorp et Steve étaient rémunérés sur le tournage, à peu près comme les professeurs qui donnaient cours à la Timkatec. Tout était alors réuni pour tourner...

### **Comment s'est passée la préparation avec l'équipe, les comédiens ?**

La préparation a été très courte.

Pour le casting filles, c'est ma compagne, Inès, qui m'a recommandé certaines filles puisqu'elle les connaissait mieux que moi. Pour l'anecdote, au départ, le rôle de Liona a été entamé par une petite fille beaucoup trop timide avec qui il n'a pas été possible d'arriver au bout de la première séquence où elle apparaissait. Dieuvela Innocent est venue la remplacer avec aplomb, j'avais même peur qu'elle ait trop de caractère pour le rôle. Mais en fait, placée en situation, à son âge, elle avait les mêmes craintes que les autres et elle s'est même révélée plus fragile que sa petite sœur (Kaniolise Innocent alias Jezula dans le film) lorsqu'on la poussait à essayer de faire mieux et plus juste.

Les repérages ont été expéditifs, surtout via ce que j'avais vu de la ville auparavant. La maison détruite par le séisme, je l'ai trouvée en sionnant les rues. Un coup de chance : je voulais un escalier et des pièces dépouillées avec une grille et une petite cour intérieure. À côté, le terrain de rocaïlle était idéal pour ma « Roche ». Je l'ai trouvée assez vite et je n'ai pas hésité. Nous avons payé une location symbolique aux propriétaires qui n'avaient même pas de quoi détruire la maison et déblayer le terrain où un homme était d'ailleurs mort pendant le séisme.



Pour l'équipe, j'ai cru qu'on allait commencer le tournage sans ingénieur du son puisque Scorp ne me répondait plus pendant les quelques jours précédant le premier jour de tournage. Il est finalement arrivé un peu en retard le jour J et s'est révélé par la suite très fiable même s'il a fallu lui apprendre un métier que, ni moi ni Benjamin, ne maîtrisons vraiment. Nous n'avions d'ailleurs ni micro adapté, ni mixette...

Avec Steve, cela a été plus facile de le mettre dans le bain car il était avec moi depuis le départ. Mais pour les haïtiens, ce n'était pas facile de faire des longues journées de tournage, avec, en plus, des nuits. En Haïti, la vie active s'arrête avec la tombée du jour, vers 17h. Après, les gens pensent que c'est dangereux et il n'y a plus grand monde dans les rues. Difficile de les convaincre de revenir plus tard. Difficile aussi de leur faire comprendre que les choses sont planifiables alors que, pour la plupart, ils pensent au jour le jour, en espérant d'abord gagner de quoi pouvoir se nourrir.

Avec les comédiens, on a pu faire une ou deux répétitions, mais ils ont surtout appris sur le tournage.

#### **Et comment se passe un tournage avec une équipe de 4 personnes ?**

Ce qu'il faut d'abord mentionner, c'est le fait que tourner avec des enfants n'a rien à voir avec le fait de tourner avec des comédiens. Forcément, et surtout dans le contexte où nous nous trouvons, impossible qu'ils préparent quoi que ce soit à l'avance. Je leur avais bien sûr donné le scénario en créole, leur avait expliqué l'histoire et les enjeux, mais cela ne changeait pas la donne. Au départ, ils lisaient les scènes et essayaient d'apprendre les dialogues au moment même, puis on répétait en les corrigeant, puis on tournait. Ensuite, comme ils en avaient marre d'apprendre les dialogues, on leur expliquait la scène, ils improvisaient et on recadrait. La plus grande difficulté était surtout d'avoir 3 bonnes volontés en même temps. Nous n'avons pas eu un seul jour sans imprévu : chacun à leur tour, les 3 gamins faisaient leur numéro. Et comme ce sont des enfants qui n'ont aucune autorité naturelle au-dessus d'eux, c'était loin d'être évident. Peu à peu, leur personnalité se sont dégagées : Vitaleme était le plus à l'aise

avec la caméra, Mickenson le plus naturel et Pierre le plus imprévisible alternant le bon et le moins bons. Il y a trop d'anecdotes pour en parler ici, mais ils sont aussi, chacun à leur tour, passés par toutes les couleurs de l'arc-en-ciel, ne voulant plus tourner, faisant des coups bas, ... Mais lorsque cela arrivait, les deux autres étaient toujours là pour relancer le 3e. C'était assez beau à voir, cette logique de potes où chacun réalise peu à peu que c'est un travail que d'être comédien et qu'en même temps, ce serait dommage de ne pas aller au bout du projet. Ce qu'ils ont fait et il faut leur tirer un coup de chapeau pour cela.

Compte tenu de la particularité du projet, au fil du tournage, j'ai constaté que si le côté léger et spontané était porteur, le rôle de réalisateur « multi-tâches » et l'absence de moyens étaient très difficiles à gérer. Ceci dit, le côté « petite famille » du tournage était nécessaire pour les enfants, il nous a permis aussi de tourner sans prendre trop de place, en se posant d'abord les questions essentielles : raconter une scène de la meilleure façon possible avec ce qu'on a sans trop faire attendre les enfants pour des raisons techniques. Tourner ailleurs, mais en restant ailleurs finalement puisque l'équipe était perçue comme haïtienne (physiquement, je peux passer pour un haïtien). Malgré les difficultés, j'en retiens donc une dynamique très positive même s'il aurait certainement fallu au moins une ou deux personnes de plus et uniquement des professionnels du cinéma. L'expérience a été belle pour nos deux collaborateurs haïtiens, mais ils ont appris sur le tas et c'était compliqué à gérer, surtout au début du tournage.

Je ne suis donc pas dans l'optique de répéter ce genre d'expérience à l'identique car je voudrais pouvoir vivre de mon métier et travailler dans de bonnes conditions. Aussi, si je pense pouvoir repartir vers des projets avec la même approche, en écrivant en partie sur place et en tournant en équipe réduite, ce serait une production derrière et plus de temps en amont pour préparer d'éventuels collaborateurs locaux.

### **Le film est maintenant terminé et est sélectionné dans les premiers festivals. Quelle est la suite ?**

J'ai du mal à imaginer une suite. Je découvre le déroulement des choses avec ce film qui est mon premier projet de grande ampleur. J'apprends donc à découvrir la vie d'un film après sa finition. J'ai connu certains festivals avec mon film de fin d'études, mais j'ai toujours vu le court-métrage comme un bel objet, mais aussi quelque chose de marginal sans vrai destin public. J'observe donc beaucoup et j'ai l'impression d'avoir énormément gagné en expérience à travers le projet « Twa timoun » qui est parti de nulle part et qui est déjà arrivé au début d'une route que j'espère encore longue.

Mon rêve est que le film sorte en salle en Belgique. Même si je suis conscient du fait qu'il n'y a pas de casting alléchant et que le film a une forte base documentaire, je ne peux pas m'empêcher de penser que grâce à sa spontanéité, il a quelque chose d'universel qui peut plaire à un large public. A ce stade, le projet est déjà une réussite, mais je crois que ce film a un vrai potentiel sympathie. J'aimerais donc qu'il ait sa vie, comme n'importe quel autre film produit dans des conditions plus classiques. J'espère en tout cas que les gens n'auront pas trop d'a priori par rapport au projet et qu'ils verront le film avant de décider d'ouvrir ou de fermer les portes. A court terme, je voudrais retourner en Haïti pour montrer le film dans de bonnes conditions. Si possible dans le cadre plus large d'un festival multi-disciplinaire. J'ai déjà des contacts, mais il faut que je le concrétise. Ensuite, je pense que c'est un film qui doit avoir un parcours international parce qu'il est le fruit d'un échange (volontariat) et aussi le témoin d'une réalité que l'on connaît mal ou alors souvent de façon misérabiliste.

### **Quels sont vos prochains projets ?**

En ce qui concerne mes prochains projets, j'ai tourné la première partie d'un docu-fiction sur un chasseur/collectionneur de papillons. Je devrais tourner la seconde partie en Patagonie prochainement. A côté de cela, j'ai deux projets de long-métrage de fiction. L'un autour d'une relation frère-sœur incestueuse, l'autre à propos d'une acrobate albinos qui brille sur scène mais ne parvient pas à trouver sa place dans la vie.